

30 Culture



Les héros défilés, au moment où ils cherchent à récupérer leur costume. (LAUSANNE, 26 OCTOBRE 2024/PHILIPPE PACHE)

A Lausanne, Sandra Gaudin déculotte les super-héros

SCÈNES Dans «Lavomatic», farce à savourer au Petit Théâtre puis à Nuithonie dès 7 ans, Spider-Man et ses amis perdent leurs super-pouvoirs. Arriveront-ils à apprécier leur nouvelle humanité?

MARIE-PIERRE GENEÇAND

Il y a Princesse qui est toute blondeur et douceur. Harry Potter, premier de classe qui péroré et n'accepte pas l'erreur. Le Grand Méchant Loup qui montre les dents, car il est blessé au-dedans. Et Spider-Man, héros par excellence, qui cumule courage et intelligence. Sauf que voilà. Ces archétypes doivent bien laver leur tenue de temps en temps et, pris au piège d'un concierge maléfique, perdent leurs atouts et atouts magiques. Les retrouveront-ils?

Des costumes qui tournent, tournent

Écrit et mis en scène par l'espégle Sandra Gaudin, *Lavomatic* s'illustre par son ton malin, la qualité de ses comédiens, drôles et brillants, ainsi que des incroyables costumes d'Éléonore Cassaigneau, assistée de Samantha Landragin. De si belles créations que le public a même droit à des bonus: Branche-Neige et sa robe constellée de fleurs en trois dimensions (*total blast!*), Prince et son pourpoint roux renard et le Petit Chaperon rouge... couvert de sang, car fraîchement sorti des entrailles du loup. Amis du gore, réjouissez-vous. Céline Goomaghtigh, Christian Scheidt, Hugo Brailard et Victor Poltier. D'entrée, il faut citer les

comédiens qui, sans relâche, tirent les ficelles du récit et s'activent en coulisses pour que roulent les tours et détours de la facétie. Car, qui dit lavomatic dit machine à laver avec porte transparente et tambour obstiné. Un élément central conçu par Christophe Pitoiset au décor et animé par Francesco Cesali qui signe la vidéo des costumes tournant à l'infini. Des tenues qui, dans le silence de la nuit, se mettront même à parler, à s'échapper de la machine à laver et à danser sur l'air de «sans leurs habits, ils sont riquiquis», évoquant les héros défilés. Une jolie séquence de marionnettes en transe électro – la musique est signée Alberto Malo –, là encore assurée par les comédiens au turbin.

Qui dit lavomatic dit machine à laver avec porte transparente et tambour obstiné

Mais pourquoi tout ce foin au Lavomatic Galactic? Parce que le concierge au gros sourcils et aux bras de pantin (Christian Scheidt) séquestre les costumes magiques pour les vendre à des puissants très offrits, déposant ainsi Princesse, Harry Potter, le Loup et Spider de leurs talents. Les quatre magnifiques se lancent bien sûr dans la récupération de leurs biens, mais peut-être, finiront-ils par se demander si, au fond, ce n'est pas si bête d'être humains?

La souplesse, mieux que la force

Écrit avec Hélène Cattin, le texte va bon train et prête à chaque personnage un parler particulier, identité que les comédiens se plaisent à renforcer par des attitudes typées. Dans le rôle de Princesse à la robe (dingue, elle aussi) aux cheveux d'anges, Céline Goomaghtigh est évanouie à souhait. Christian Scheidt inscrit son loup dans un registre popu bourru qui fait mouche à chaque bourrasque. Le jeune Hugo Brailard, déjà excellent dans *Fantasio* de Laurent Natrella l'an dernier, compose un Spider-Man parfaitement musclé et carré, tandis que le danseur et comédien Victor Poltier trouve la veine «tête à claque» de son Harry Potter propret. Un petit monde qui découvrira donc la face cachée de sa personnalité et s'entraînera pour se familiariser avec ces nouveaux traits.

Le message de la fable? Montrer au jeune public que ce n'est pas la force qui fait le bon héros, mais la souplesse et la capacité de s'entraîner dans l'adversité. Par moments, on se demande si le texte n'est pas un peu sophistiqué pour des enfants de 7 ans, mais la puissance des images et la cadence du récit, après une entame un peu molle, devraient aisément compenser ces envolées.

Lavomatic, jusqu'au 17 novembre, Petit Théâtre, Lausanne. Les 30 novembre et 1er décembre, Nuithonie, Villars-sur-Glane, Fribourg.

«Le Mage du Kremlin» en petits morceaux brûlants

SCÈNES A Paris, le Français Roland Auzet s'inspire librement du roman de Giuliano da Empoli. Des comédiens formidables se débattent dans les coulisses coupe-gorges du pouvoir poutinien

ALEXANDRE DEMIDOFF, PARIS
X @alexandredmfff

Comment résister à la tentation du théâtre, quand tout est théâtre dans un roman? Metteur en scène et musicien, le Français Roland Auzet s'est engouffré dans *Le Mage du Kremlin* (Ed. Gallimard), ce livre phénoménal signé Giuliano da Empoli, paru au printemps 2022, un mois après l'invasion de l'Ukraine. A La Scala, cette scène privée qui se distingue à Paris par l'ambition de ses productions, l'entraîne une dizaine de comédiens, dont les formidables Philippe Girard et Hervé Pierre, dans les allées coupe-gorges d'un ogre givré. L'affaire s'avère souvent captivante, même si elle bute parfois sur les limites d'un texte certes brillant, mais plus documenté qu'habité.

Le premier joue Vadim Baranov, longiligne comme une plume d'oie, magnifique en homme-buvard. Le second incarne le milliardaire Boris Berzovsky, il est bonhomme et tordu à la fois, du genre cogneur chaleureux. C'est lui qui a l'idée de miser sur Vladimir Poutine, ce parfait apparatchik, ce pro du renseignement, cet obscur qu'il sera aisé de téléguider, pour succéder à Boris Eltsine. Mais voici que l'intéressé sort de son caisson cryogénisé, pas un pantin, non, mais un tueur, impassible comme une jeune momie – Andranic Manet.

L'éminence grise en disgrâce

Les faiseurs de roi finissent mal en Russie. Vadim Baranov a son double dans le monde en la personne de Vladislav Sourtov, intellectuel qui a d'abord brûlé sur les planches de l'avant-garde, avant de devenir le souffleur de Poutine et d'être finalement écarté. On le croit tout-puissant, il n'a aucune prise, en vérité, sur le drame dont il est moins le marionnettiste que le spectateur impuissant.

Si le drame politique passionné, le huis clos du cœur paraît fumeux. Dans sa fiction, l'ancien conseiller de Matteo Renzi a imaginé une histoire d'amour entre son héros et la forcément très belle Ksenia (Irène Ranson Terestchenko), histoire de donner de la chair à un propos relevant de l'anthropologie politique. C'est peu convaincant dans le livre, ça l'est encore moins sur les planches. Manquent là un souffle, une langue, un personnage sans doute.

Bien plus intéressante est la variation que Roland Auzet imagine. Vadim rend visite à Evgueni Prigojine, le patron du Groupe Wagner, ce chef au crâne de gladiateur qui a retourné ses troupes en juin 2023 contre son souverain. Deux mois plus tard, un accident d'avion aura raison du félon. Dans une séquence filmée, le héros et le fantôme du renégat (Jean Alibert) palabrent dans un cimetière, à l'ombre d'une église. Leur dialogue est imbibé de rage et de désenchantement. Ce n'est pas une âme morte que le mémorialiste croise, mais amère. Outre-tombe, une crapule veut régler encore ses comptes.

Pulsion funèbre, au fond. Et éruption musicale en apothéose, quand toute la troupe se retrouve, comme un miroir brisé de la société russe, avec ses sceptiques, ses désabusés, ses boit-sans-soif d'un nationalisme échevelé. Du créateur, la lave remonte en chant et en chœur, comme s'il y avait là non pas un espoir mais une façon de survivre sur les ruines, celles que l'histoire des grandes illusions derrière elles. Le tsar tient toujours les manettes de sa machine infernale. Et elle résiste à tous les chocs, comme l'imaginait Zamiatine il y a près d'un siècle. La Russie éternelle, jusqu'à la lie.

Le Mage du Kremlin, La Scala, Paris, jusqu'au 3 novembre.

Vous voilà dans les coulisses du pouvoir, dans les pas d'un amoureux fou de la littérature russe

Vous voilà dans les coulisses du pouvoir, dans les pas d'un amoureux fou de la littérature russe (Stanislas Roquette). Il découvre une lice glacée, toute en fauteuils blancs et en meubles métalliques, imaginée par Cédric Delorme-Bouchar. Comme dans le roman, il rend visite au fameux Vadim Baranov, le mage du titre. Il est obsédé par Evgueni Zamiatine (1884-1937), en particulier par son roman de science-fiction, *Nous*, où l'auteur met au jour la nature déshumanisante du régime soviétique. Il est persuadé que rien n'a vraiment changé.

Vadim Baranov, ex-conseiller très spécial du tsar – comme Giuliano da Empoli nommé Poutine – est un interlocuteur de choix pour pénétrer le théâtre d'ombres de l'histoire. Les croque-mitaines du communisme y ont trouvé des dignes successeurs, alors même que la perestroïka annonçait, entre 1985 et 1991, une pièce plus ouverte. Moins de trappes. Plus de paradis. Au lieu de cela, toujours le même cloaque d'angoisse! Le talent de Roland Auzet consiste alors à articuler à sa façon mélomane – tantôt rock, tantôt romantique avec chants et piano à l'appui – et clinique le récit de l'écrivain italien, dont l'essai, *Les Ingénieurs du chaos*, a marqué. Voyez Philippe Girard

PUBLICITÉ

EN BREF

Le MEG décentre le regard à l'entrée de son exposition permanente

Conformément à sa nouvelle orientation stratégique, le Musée d'ethnographie de Genève (MEG) a revu son exposition permanente. Celle-ci est introduite par l'exposition temporaire *Rencontres*, qui invite à décentrer le regard grâce aux récits des communautés dont proviennent les objets. Vieux de dix ans, le prologue à l'exposition permanente est remplacé par 12 récits d'hommes et de femmes du monde entier qui ont choisi un objet de leur communauté dans les collections du musée, a indiqué hier Carine Ayéllé Durand, directrice du MEG. AT5